

LES GITANOS

OU

LE PRINCE ET LE CHEVRIER

COMÉDIE HISTORIQUE EN UN ACTE

ET MÉLÉE DE CHANT

IMITÉE DU BIBLIOPHILE JACOB

Deadde Verat
PAR MM. SAINT-YVES ET XAVIER

REPRÉSENTÉS SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASSE DES ENFANTS

A PARIS


PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE CH. FOURAUT ET FILS

rue Saint-André-des-Arts, 47

Yth.

25430



PERSONNAGES.

HENRIOT (Henri IV), fils du roi de Navarre.	MM. ÉDOUARD.
KABRI, petit chevrier.	POULET.
DON DIÉGO, chef des Gita- nos.	FOINET.
MATTEO, {	FÉLIX.
ALVARÈS, { Gitanos.	RICHARD.
GUSMAN, {	GARDE.
LORIOU, pâtre.	BRANCHE.
URBAIN, {	ALPHONSE.
FRANCISQUE, {	DOMME.
TÉRÉSINA, jeune orpheline.	M ^{lle} MÉLANIE.
GITANOS.	
VALETS ET PAYSANS.	

*La scène se passe au XVI^e siècle, la nuit, dans les
montagnes du Béarn.*

Les variantes sont à la fin de la pièce.

LES GITANOS

OU

LE PRINCE ET LE CHEVRIER

Le théâtre représente les montagnes du Béarn, par un effet de clair de lune ; un petit pont sur un torrent ; sur le pont, un poteau avec cette inscription : CY FINIT LA VICOMTÉ DE BÉARN, ET COMMENCE LE ROYAUME D'ARAGON.

SCÈNE 1.

DON DIÉGO, MATTEO, ALVARÈS, GUSMAN,
TÉRÉSINA, GITANOS.

(Au lever du rideau, les Gitanos sont groupés autour d'un grand feu ; Gusman est placé en éclaireur sur le pont.)

GUSMAN, *du haut du pont.*

Alerte... quelqu'un dans la montagne.

DON DIÉGO.

Debout, enfants...

GUSMAN.

Des hommes avec des torches... ils se dirigent
de ce côté.

MATTEO.

Don Diégo, qu'allons-nous faire ?...

DON DIÉGO.

Qu'on se cache dans les rochers... Térésina,
reste avec moi.

CHŒUR

Air d'un finale du Cheval de bronze.

On vient ; oui, dans ces lieux,
A tous les yeux
Dérobons-nous de notre mieux ;
De nous, vite éloignons
Tous les soupçons,
A force de précautions.

} *bis*

(Ils se cachent tous dans les rochers et sous le pont.)

SCÈNE II.

URBAIN, FRANCISQUE, LORIOL; DON DIÉGO,
TÉRÉSINA, *auprès du feu.*

(Les deux valets portent des torches; Loriol est armé de sa houlette.)

LORIOL.

Par ici... par ici!.. et gare aux faux pas!...
n'en revient pas qui veut.

URBAIN.

Où nous conduis-tu donc?

LORIOL.

Laisse-moi faire... tous ces sentiers-là, ça me connaît... il n'y a pas dans le Béarn de pâtre qui ait plus que moi arpenté la montagne.

FRANCISQUE.

Et tu crois qu'il a pris de ce côté?

LORIOL.

Je le suppose... d'ailleurs voici des braves

gens d'Espagnols qui pourront peut-être nous mettre sur la voie.

URBAIN.

Tu as raison... (*A don Diégo.*) Eh ! dites donc, l'ami, vous n'avez pas vu passer notre jeune maître ?

FRANCISQUE.

Un jeune gars ?

DON DIÉGO.

Richement habillé ?...

FRANCISQUE.

Au contraire... vêtu de bure... avec des hauts-de-chausses de toile bise... nu-pieds et sans chapeau.

LORIOU, *à Francisque.*

Et peut-être étaient-ils deux ! vous savez bien... Kabri le chevrier, qui ne le quitte pas plus que son ombre.

DON DIÉGO, *se levant.*

Je ne sais ce que vous voulez dire... mais à la

description que vous me faites du costume de votre maître...

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Les ornements de sa toilette
Ne me semblent pas élégants ;
Mais dans cett' mise peu coquette,
Il n' doit pas craindre les brigands.

LORIOU.

Bien au contraire... et je présume
Que si des voleurs aujourd'hui
Le déponillaient de son costume,
Ils seraient plus volés que lui.

TÉRÉSINA.

Depuis une heure que nous sommes là... il
n'est d'ailleurs passé personne.

URBAIN.

En ce cas, continuons nos recherches ; car
nous ne pouvons rentrer à Coarasse sans rap-
porter quelque nouvelle.

LORIOU.

Excusez-moi, mes maîtres ; mais vous voici

dans votre route, et je retourne à mes moutons.

URBAIN.

Comment... tu nous laisses ?...

LORIOI.

Pardi... vous vous en tirerez bien sans moi... Ici commencent les terres du royaume d'Aragon, et ils ne se seront pas risqués par là... vous avez vu le reste de la montagne... il n'y a plus que ce pont et le sentier qui est au bout.

FRANCISQUE.

Allons, soit... (A Urbain.) Marchons, camarade... et toi, Loriol, au revoir.

(Urbain et Francisque disparaissent au delà du pont; Loriol va pour sortir.)

SCÈNE III.

LORIOI, DON DIÉGO, TÉRÉSINA, *puis* MATTEO, ALVARÈS, GUSMAN, *et les autres Gitanos.*

LORIOI.

Et moi, il faut me dépêcher de regagner la vallée ; car je ne suis pas trop rassuré au milieu de la nuit... tout seul... exposé aux loups, aux ours et aux Gitanos qui ne valent guère mieux.

TÉRÉSINA, *qui, sur un signe de don Diégo, s'est approchée de Loriol.*

Et que voulez-vous qu'ils vous fassent, les Gitanos ?

LORIOI.

Je ne sais pas au juste ; mais, comme dit maman... l'occasion fait le... brigand... Moi, je n'ai rien, c'est vrai ; mais j'ai toujours peur qu'on me vole. (*Il se retourne et se trouve au milieu des Gitanos, que don Diégo a fait entrer*

tout doucement ; don Diégo lui frappe sur l'épaule.) Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que c'est que ça ?... Je suis plus mort que vif. (*A don Diégo.*) C'est que... je suis pressé.

DON DIÉGO.

Eh bien ! voyons... tu ne refuseras pas à de braves gens tels que nous, de te chauffer un instant à leur feu, et de boire à la même gourde... (*A Matteo.*) Il faut le faire jaser.

LORIOL.

Certainement... je n'ai rien à refuser... (*A part.*) Ah ça !... d'où sortent-ils, tous ceux-là ?

DON DIÉGO, *lui présentant sa gourde.*

Tiens, bois... et dis-nous si nous sommes encore loin de la ville de Pau.

LORIOL.

On peut voir d'ici le château de Coarasse... quand il fait jour.

DON DIÉGO.

Ah ! oui... la demeure de la reine de N

varre... Ces hommes à qui tu servais de guide, ne sont-ils pas à elle ?

LORIOU.

Justement... ils sont à la recherche du prince Henri, que nous nommons Henriot... qui est perdu dans la montagne.

DON DIÉGO.

Perdu !...

LORIOU.

Perdu..., c'est-à-dire égaré... car c'est un petit gaillard qui connaît aussi les sentiers... comme s'il les avait faits.

DON DIÉGO.

Mais tu parlais tout à l'heure d'habits de bure... et de toile bise... un prince !

LORIOU.

Oh ! c'est que ce n'est pas un prince comme un autre... c'est plutôt un démon... un bon démon, par exemple... qui vous escalade un rocher comme une gazelle, pour y aller cher-

cher des nids d'aigles, qui vous tue un oiseau à coups de fronde... faut voir !... et qui vous traverse les gaves à la nage... ni plus ni moins qu'une anguille... et avec ça, c'est qu'il est sans façon...

MATTEO.

Vraiment ?..

LORIOLO.

AIR du Porte-faix.

C'est un p'tit prince sans audace,
Qu'est pas plus fier qu'un chevrier.

LES GITANOS, *en Chœur.*

C'est un p'tit prince, etc.

LORIOLO.

Toujours il est prêt pour la chasse,
Il vous en abat du gibier !..

Eh !...

Mais s'il voit ses maistr's, aussitôt,

Oh ! Oh !

On l'cherche... mais, oui-dà !

Le p'tit prince n'est plus là.

Ah !

LES GITANOS.

On l'cherche, etc.

LORIOU.

Mais ce n'est pas tout...

Même air.

Il n'a pas la main dans sa poche
Quand on veut le contrarier.

LES GITANOS.

Il n'a pas la main, etc.

LORIOU.

Il vous administre un' taloche
D'un air tout à fait familier,
Eh !...

Mais si l'on se r'gimbe.... aussitôt..

Oh! oh!...

Pour vous traiter comme ça...

(Il donne un croc-en-jambe à un Gitano.)

Il est toujours bon là...

Ah !

LES GITANOS, *en riant.*

Pour vous traiter, etc.

DON DIÉGO.

Singulière éducation !

LORIOL.

C'est qu'il faut le voir avec les enfants du village... il vous les rosse!... L'autre jour il m'a poché les deux yeux.... Est-il bon enfant!... l'est-il!...

ALVARES.

Voyez-vous ça!...

LORIOL.

Du reste, mangeant comme tout le monde, du pain, du fromage et de l'ail, et buvant de l'eau pure toute la semaine... et encore le dimanche... s'accommodant de tout... et surtout de nous autres, pâtres et chevriers.

TÉRÉSINA.

Mais ses parents?...

LORIOL.

Ah! dame! sa mère, ça ne l'arrange pas tou-

jours.. C'te bonne et excellente femme... elle se fait du mauvais sang.... Et tenez, aujourd'hui, elle ne se connaît plus... avec ça qu'on dit que le roi d'Espagne a tenté de faire enlever son fils...

DON DIÉGO, *frappé.*

Le roi d'Espagne!...

LORIOU.

Aussi n'y a qu'à voir le château... madame de Miossans, la gouvernante, a déjà eu dix-huit attaques de nerfs... La princesse Catherine, la sœur d'Henriot, pleure à ne plus s'entendre... et son précepteur, monseigneur de la Gaucherie, un brave homme... un peu aveugle... y perd tout son latin.

TÉRÉSINA.

Votre jeune prince ne craint donc pas de faire de la peine à sa bonne mère?

LORIOU.

Oh! que si!.. mais c'est jeune... c'est étour-

di... et puis ça fréquente toujours la société de Kabri le chevrier, son frère de lait... un petit pas grand chose.... Ah! s'il m'eût fréquenté... moi, qu'est aussi son frère de lait!... d'un autre lait, par exemple, parce qu'il a eu six nourrices... Mais, à propos de ça ma mère ne doit pas être tranquille non plus de ne pas me voir...

MATTEO, *bas à don Diégo.*

Peut-il s'éloigner?... .

DON DIÉGO, *absorbé par ses réflexions.*

Oui... oui... qu'on le laisse.

(*Sur un signe de Matteo, les Gitanos s'éloignent de Loriol.*)

LORIOU, *à part.*

C'est drôle!.. on les prendrait pour autre chose que pour des honnêtes gens... mais ils ne m'ont rien enlevé... c'est tous des braves Aragonais... (*Haut.*) Enchanté d'avoir fait votre connaissance! Adieu, la belle senora... merci bien, vous autres; adieu. (*A lui-même.*) Je vas chanter pour faire peur aux ours....

Tra la la la...

(Il s'éloigne en chantant le refrain de ses couplets.)

—

SCÈNE IV.

DON DIÉGO, MATTEO, ALVARÈS, GUSMAN,
TÉRÉSINA, GITANOS.

DON DIÉGO.

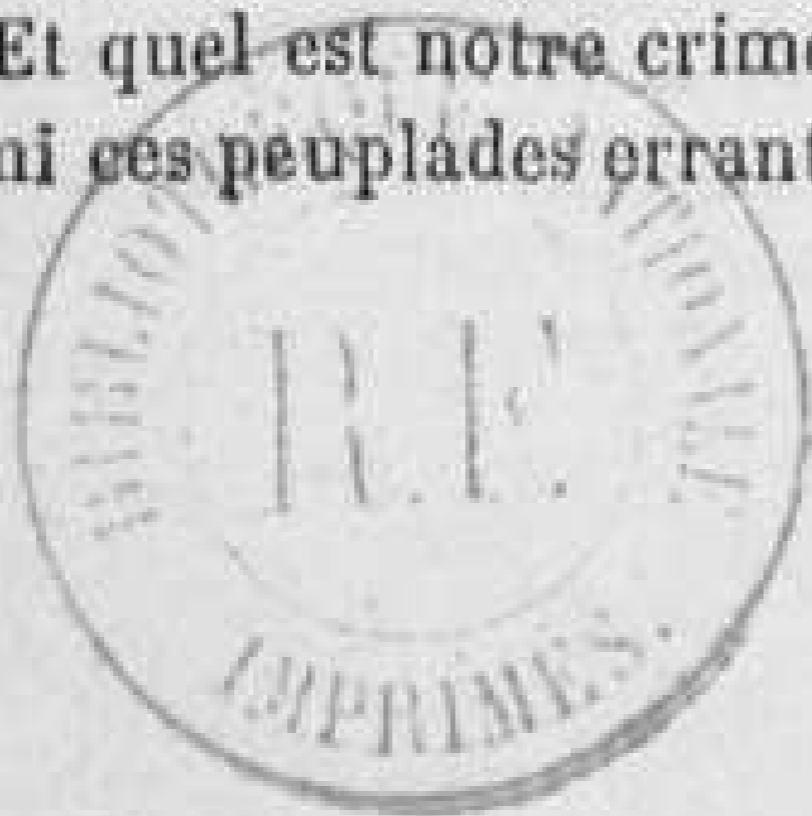
Enfants... écoutez-moi !...

MATTEO.

Attention, vous autres.

DON DIÉGO.

Issus de la même race, et partageant les mêmes croyances, vous le savez, l'Espagne refuse de nous nourrir, et nous fuyons en proscrits cette terre qui, jusqu'à ce jour, nous avait servi d'asile.... Et quel est notre crime? Nous sommes nés parmi ces peuplades errantes qu'au delà des



Pyrénées on nomme avec mépris les Gitanos...
Oui, parce que nos pères ont vu le jour sous le
ciel de la Bohême, l'orgueilleuse Espagne nous
rejette de son sein, comme si le crime eût
gravé sur nos fronts le sceau de l'infamie ...

MATTEO.

Et qu'avons-nous besoin de l'Espagne?... elle
est fière, dis-tu; nous le sommes autant qu'elle..
et personne au monde ne peut nous empêcher
de mettre un *don* devant notre nom : n'est-il
pas vrai, *don* Diégo?

GUSMAN.

D'ailleurs, si elle nous renie... eh bien! nous
voici dans la Navarre, et c'est un pays où l'on
fait aussi bien fortune que de l'autre côté des
Pyrénées.....

DON DIÉGO.

Fortune!... Oui, tu as raison, camarade... et
je vous déclare que si vous voulez tous me se-
conder, nous sommes sur le point de la saisir,

cette fortune après laquelle nous courons depuis si longtemps...

TOUS.

Comment?...

DON DIÉGO.

Vous avez entendu ce qu'a dit ce pâtre?...

MATTEO.

Oui, la fuite du petit prince qu'ils appellent Henriot...

DON DIÉGO.

Le fils unique du roi Antoine, et l'espoir de la monarchie navarroise. Eh bien! dites un mot, et il est entre nos mains...

TOUS.

Henriot!...

DON DIÉGO.

Séparons-nous... parcourons la montagne... et quand nous l'aurons découvert... je vous ferai part d'un projet qui doit nous enrichir... Le voulez-vous?...

TOUS.

Oui... oui... partons!

TÉRÉSINA.

Don Diégo... mais y pensez-vous?

DON DIÉGO.

Nécessité ne connaît pas de loi... Térésina, fais-nous grâce de tes remontrances, et n'oublie pas ce que tu nous dois... à nous qui t'avons recueillie après la mort de ta mère, et qui t'avons donné parmi nous un asile que la pitié des autres hommes aurait refusé et refuserait encore à la fille d'un gitano.

TÉRÉSINA.

Doutez-vous de ma reconnaissance?

DON DIÉGO.

C'est bon... reste ici pour veiller aux préparatifs de notre souper... et si le hasard adresse de ce côté la proie que nous convoitions... pas un mot qui puisse nous trahir... tu m'entends?...

TÉRÉSINA.

Eh quoi?... vous persistez...

DON DIÉGO.

Nous ne laisserons certes pas échapper une si belle occasion... et toi qui crois au ciel, et bien ! tu le prieras pour qu'il nous pardonne... et tout sera dit.

TÉRÉSINA, *à part.*

Je le prierai pour que le prince ne tombe pas entre leurs mains.

DON DIÉGO.

Allons, enfants, vidons cette dernière gourde, et préparons-nous au départ.

AIR du Noir. (HIP. MONTPOU.)

Pour nous quel brillant avenir !
Grâce à notre riche capture,
Nous ne couch'rons plus sur la dure,
Et mêm'le soin de nous nourrir
Ne regard'ra plus la nature,
Car c'est avec l'or

Que l'on rend le sort moins rebelle
Et le bonheur fidèle ;
Nous goût'rons encor
Tous les plaisirs que donne l'or.

CHŒUR.

Oui c'est avec l'or, etc.

DON DIÉGO.

D'ici voyez ces beaux seigneurs
Si fiers de leurs riches paillettes ;
Comme ils vont nous fair' des courbettes !
Oui, grâce à nos destins meilleurs,
Nous f'rons tourner les girouettes...,
Car c'est avec de l'or, etc.

(Saisissant son arquebuse.)

En avant!...

CHŒUR.

Oui, c'est avec de l'or, etc.

*(Ils se perdent tous dans la montagne, en achevant
le refrain.)*

SCÈNE V.

TÉRÉSINA, seule.

Que vont-ils faire ?... Et ne pouvoir les empêcher de commettre une action qu'ils regardent à peine comme blâmable !... O ma bonne mère !... sont-ce là les principes que tu m'as donnés, toi qui, devenue l'épouse d'un de ces hommes, n'en avais pas moins conservé un dieu et une religion !... Ah ! pourquoi le malheur m'a-t-il condamnée à vivre éternellement parmi eux ?...

(Elle se couche, en disant ces derniers mots auprès du feu qui s'éteint insensiblement.)

Mais le sommeil m'accable... mes yeux se ferment malgré moi.

(Elle s'endort.)

(Obscurité complète.)

SCÈNE VI.

HENRIOT, KABRI, TÉRÉSINA, *endormie.*

KABRI, *paraissant le premier sur un rocher.*

Henriot... ta main... y es-tu ?

HENRIOT, *de l'autre côté du rocher.*

Oui.

KABRI, *le tirant après lui.*

Ferme sur le jarret... là... corne de bouc, ce n'est pas sans peine... y en a-t-il de ces fondrières et de ces précipices... à perte d'haleine.

HENRIOT.

Ah ! bah ! nous en voilà quittes....

KABRI.

C'est pourtant la faute de cette maudite chèvre.. il est au moins minuit, et voilà huit heures que nous courons après...

HENRIOT, *s'asseyant au pied d'un arbre.*

Ventre-saint-gris, je n'en puis plus... et si tu

m'en crois, avant de continuer notre route, nous mangerons un morceau.... Qu'as-tu dans ton bissac?

KABRI, *s'asseyant aussi.*

Pas grand' chose... un morceau de pain et six gousses d'ail.

HENRIOT.

Partageons... (*Ils mangent.*) Il est fameux ton pain noir.... Dieu ! que c'est bon de l'ail!

KABRI.

Barbe de chèvre, ça vous refait joliment un homme.

HENRIOT.

Et c'est étonnant cōmme ça donne bonne bouche. A boire... as-tu de l'eau dans ta gourde ?
(*Il boit dans la gourde que Kabri lui donne.*)

KABRI, *la reprenant.*

A mon tour....

HENRIOT.

Halte-là!... tu bois tout... ivrogne.

KABRI.

Pardon, mon prince...

HENRIOT, *se levant.*

Mon prince! voilà encore de tes bêtises!... Tu sais ce dont nous sommes convenus... une fois que nous avons mis le pied dans la montagne... il n'y a plus de prince entre nous... et je veux que tu me tutoies... ou, ventre-saint-gris.. je croirai que tu me manques de respect...

KABRI.

Ça suffit, mon prince... c'est-à-dire, mon petit Henriot.

HENRIOT, *s'appuyant sur lui.*

Dis donc, Kabri, vois-tu d'ici la figure de messire de Boishormand, quand, ce matin, il sera arrivé de Navarreins, gravement monté sur son mulet, pour me faire sa prédication accoutumée?...

KABRI.

Tête d'agneau... avec ça que c'est tou-

jours quand il arrive que tu prends ton vol...

HENRIOT.

Ah ! bah... il m'ennuie le Boishnormand ; et tu me croiras si tu veux, mais je préfère ta société.

KABRI.

Tu n'es pas dégoûté...

HENRIOT.

Ils sont si ennuyeux avec leur latin!...

KABRI.

Je te demande un peu à quoi que ça sert... Corne de bélier!... je parie qu'il n'y en a pas un seul de tous ces beaux messieurs qui soit capable seulement de gravir le pic du Midi, ou d'escalader le grand ravin...

HENRIOT.

Ventre-saint-gris, ils ne savent pas vivre...

Air de la Fiole de Cagliostro.

Sur les rochers et dans les bois
Toujours courir comme un chamois,

Sur nos sommets toujours courir,
C'est là ma vie et mon plaisir.
Parfois le ciel est sur ma tête
Et les nuages sous mes pas ;
Je vois s'y former la tempête,
Et le tonnerre y roule avec fracas.
Mais moi, d'orgueil et de plaisir
Je sens mon cœur battre et bondir....
Tra la la la.

Ah! quel bonheur que celui-là...
Mais bientôt je serai soldat...
J'entends le signal du combat.
Vers le danger toujours courir,
Alors sera mon seul plaisir.
Que vienne l'heure des alarmes,
Et, fidèle au son du clairon,
On me verra voler aux armes
Et défier jusqu'au feu du canon,
Pour son pays s'il faut mourir,
On tombe encore avec plaisir...
Tra la la la.

Ah! quel bonheur que celui-là!....

*(Pendant ce second couplet, Térésina se réveille peu
à peu.)*

TÉRÉSINA, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! je m'étais assoupie, et mon feu s'est éteint...

HENRIOT, *à Kabri.*

Ah ça, maintenant, partons...

KABRI.

Partir!... nous ferions bien mieux de dormir en attendant le jour... et puis je ne recevrai ma volée que demain.

TÉRÉSINA, *à part.*

On a parlé... écoutons.

HENRIOT.

Allons, voyons... ne t'ai-je pas déjà dit que je la remplacerais, ta chèvre... Je ne suis pas riche, c'est vrai ; mais j'ai encore, dans le fond de ma bourse, quelques épargnes pour un ami.

KABRI.

Est-ce que ma mère entendra de cette ore ille-

la... elle qui est habituée à sa chèvre... depuis des siècles...

HENRIOT.

Ta mère... ta mère... et tu ne penses pas à l'inquiétude qu'elle doit avoir... et la mienne donc, qui est si bonne!...

TÉRÉSINA, *à part.*

O ciel!... serait-ce lui!

KABRI.

Oui, bonne de s'inquiéter... comme s'il y avait du danger dans la montagne... avec moi surtout...

TÉRÉSINA, *à part.*

Si j'osais les prévenir... oh! non... don Diégo me battrait...

HENRIOT.

C'est égal, je veux m'en aller...

KABRI.

Comme il te plaira...

TÉRÉSINA, *à part.*

Ils vont s'éloigner... je respire!...

(Elle se cache derrière les arbres.)

KABRI, *à la droite du théâtre.*

Par ici...

HENRIOT, *de l'autre côté.*

Eh non!... par là...

KABRI.

Je te dis que voici le bon chemin.

HENRIOT.

Je te dis que non.

KABRI.

Corne de bouc!... tu ne sais ce que tu chantes...

HENRIOT.

Mais écoute... prends ce sentier. *(Il lui montre la droite.)* Moi, celui-ci. *(A gauche.)* Et le premier qui aura découvert l'avenue du château, avertira l'autre par un son de corne.

KABRI.

Y songes-tu... t'en aller tout seul !

HENRIOT.

Je le veux...

KABRI.

Je te suivrai plutôt dans le mauvais chemin...

HENRIOT.

Eh bien, je prendrai l'autre...

TÉRÉSINA, *à part.*

Ils ne s'en iront pas... que faire?...

KABRI, *à Henriot.*

Je cède... mais au moins prends ce bissac...
je ne veux pas que mon petit Henriot vienne à
mourir de faim, parce que ce gourmand de
Kabri aura tout gardé.

HENRIOT.

Eh quoi !... tu veux...

KABRI.

Barbe de bouc, je t'ordonne... et je suis le plus fort.

HENRIOT.

A la bonne heure... mais toi, accepte cette bourse brodée de la main de ma sœur Catherine. C'est le prix de ta chèvre que je te donne d'avance... (*Il lui donne une bourse aux armes de la reine de Navarre*). Adieu...

(*Ici on entend sur la ritournelle de l'air suivant, un son de cloche éloigné.*)

KABRI, *prêtant l'oreille.*

Écoute... c'est le son des cloches... de ce côté.

(*Il lui montre la droite.*)

HENRIOT, *à gauche.*

Ah! pour le coup, c'est par ici...

KABRI.

Est-ce que nous allons recommencer?...

HENRIOT.

En tout cas, ce bruit nous avertit que l'on est
à notre recherche... je n'y tiens plus... Kabri,
au petit bonheur...

KABRI.

Ne va pas te casser le cou...

TÉRÉSINA, *à part.*

Que le ciel les protège !...

ENSEMBLE.

Air du Cheval de bronze.

Là-bas, là-bas, dans la plaine,	
Entends-tu ce	} bruit soudain ?..
Oui, j'entends un	
Jusqu'à nous le vent amène	
Des cloches le son lointain.	

HENRIOT.

Attends-moi, Kabri ; car je veux
Trouver non loin de ces lieux
Un chemin moins dangereux
Pour tous deux.

Il faut qu'avant le point du jour
Au château notre retour
Surprenne toute la cour.

TÉRÉSINA, *à part.*

Dieu tout-puissant... entends ma voix!...,
Je t'implore comme autrefois...
Ah! puisses-tu du haut des cieux
Sur eux daigner jeter les yeux!...

ENSEMBLE.

Là-bas, là-bas, dans la plaine, etc.

*(Henriot disparaît derrière les rochers, et l'orchestre
achève l'air, pendant que Kabri crie du côté par où
Henriot est sorti.)*

KABRI.

Prends garde aux précipices...

HENRIOT, *déjà éloigné.*

Il n'y a pas de danger.

SCÈNE VII.

KABRI, TÉRÉSINA.

KABRI, *se croyant seul.*

Maintenant, tâchons de nous reconnaître...

TÉRÉSINA, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! il approche de ce côté.

KABRI.

Qui va là?... une femme !... Qui êtes-vous ?

TÉRÉSINA.

Et vous-même ?

KABRI.

Je suis qui que ça me plaît... quoi que ça vous fait ?

TÉRÉSINA.

Répondez-moi, de grâce...

KABRI.

Corne de biche... de feu... ces effets... vous n'êtes pas seule... (*A part.*) Esquivons-nous.

TÉRÉSINA.

Arrêtez... fils de la reine de Navarre... gardez-vous de prendre ce sentier...

KABRI.

Que voulez-vous dire? Je ne suis pas le fils de...

TÉRÉSINA.

N'essayez pas de le nier... je viens à l'instant de vous entendre parler de votre mère...

KABRI.

Qu'est-ce que ça dit?... est-ce que tout le monde n'a pas une mère... sans être pour ça le fils de la reine de Navarre?

Air du vaudeville de Fanchon.

Riche ou dans la misère,
Un bon fils à sa mère

Par tout pays
Doit êtr' soumis.
Oui, la reconnaissance
Chez tous les homm's est gravée là :
On n'a pas besoin, j'pense,
D'êtr' prince pour ça.

TÉRÉSINA.

Alors, si ce n'est vous... c'est donc votre camarade... lequel de vous deux ?

KABRI.

Lequel ?... Ni l'un ni l'autre... Bonsoir...

TÉRÉSINA.

Je vous le demande au nom de votre mère, prince.

KABRI.

Allons... prince... elle y tient... je vous prie de me dire si j'ai l'air d'un prince.

TÉRÉSINA.

Plus bas, malheureux... ou vous êtes perdu...

KABRI.

Perdu!... ventre de biche!... parlez.

TÉRÉSINA.

Eh bien!... apprenez un secret d'où dépend votre liberté... et peut-être votre existence... Tandis que les valets du château de Coarasse, des torches à la main, vous cherchent de ce côté... (*Elle montre le petit pont.*)

KABRI.

Eh bien?...

TÉRÉSINA.

Par ici... des Gitanos... .

KABRI.

Des Gitanos!... barbe de chèvre... achevez...

TÉRÉSINA.

Il est trop tard...

KABRI.

Qu'est-ce que je vois !...

(Il est entouré par les Gitanos, qui sont entrés vers la fin de la scène, et se sont approchés tout doucement.)

—
SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON DIÉGO, MATTEO, ALVARÈS,
GUSMAN, GITANOS.

KABRI, voulant se sauver.

Les Gitanos !

DON DIÉGO.

C'est lui... qu'on l'arrête, et qu'il ne lui soit fait aucun mal.

KABRI.

Je suis pincé... mais, mes bons seigneurs, je suis un pauvre petit chevrier...

DON DIÉGO.

Un chevrier! Il a de l'aplomb le petit bonhomme... Prince de Navarre, vous êtes connu.

KABRI, *à part.*

Et lui aussi qui me fait prince!...

TÉRÉSINA, *à don Diégo.*

Vous vous trompez... je vous assure...

DON DIÉGO.

C'est bien, Térésina, vous m'avez obéi en retenant le prince en ces lieux jusqu'à notre retour...

TÉRÉSINA.

Qui?... moi?...

KABRI, *à part.*

Elle!... Eh bien, fiez-vous donc aux femmes!...

DON DIÉGO.

Mais cela ne suffit pas... vous avez négligé notre souper... votre feu est éteint... allons, qu'on le rallume.

KABRI, *aux Gitanos qui le retiennent.*

Dites donc... dites donc... si vous vouliez bien me lâcher, vous autres, sans me serrer comme ça.

DON DIÉGO.

J'ai dit qu'on ne fit aucun mal au fils de Sa Majesté.

KABRI.

Majesté !... majesté vous-même.

DON DIÉGO.

Est-ce que votre altesse croit que tout le monde ne sait pas que le fils de la reine de Navarre va toujours vêtu comme le dernier de ses vassaux, et fait sa société de tous les petits mauvais sujets du pays ?

KABRI.

Qu'appellez-vous mauvais sujets ?

MATTEO, *aux autres Gitanos.*

Il se coupe... il se coupe...

DON DIÉGO.

Oui, camarades... et cette peau de mouton

n'est autre chose que le manteau royal de l'héritier du trône de Navarre.

TOUS.

Le prince Henri!...

KABRI.

Mais quand je vous répète que je ne suis qu'un misérable chevrier.

MATTEO, *à don Diégo.*

Au fait... s'il disait vrai ?

DON DIÉGO.

Qu'à cela ne tienne... je vais toujours le garder provisoirement... et vous autres, continuez vos recherches dans la montagne.

KABRI, *à part.*

O mon Dieu ! il est perdu... (*Haut.*) Arrêtez !

DON DIÉGO.

Qu'est-ce à dire?...

KABRI.

Puisque vous persistez à ne pas me laisser partir... je l'avoue... je suis le prince Henri de Navarre... (*A part.*) Ô ma mère! pardonne-moi si je te renie!... C'est pour lui!...

DON DIÉGO.

Mais maintenant... qu'est-ce qui nous le prouvera?

KABRI.

Quoi?... quoi?... Ah! cette bourse aux armes de la reine.

DON DIÉGO, *la prenant.*

En effet... (*Aux Gitanos.*) C'est bien lui.

TÉRÉSINA, *à part.*

Il est donc vrai!...

DON DIÉGO.

Ainsi votre altesse permettra que nous vous gardions auprès de nous jusqu'au moment

où la reine de Navarre, votre mère, aura jugé à propos de nous payer votre rançon...

KABRI

Ma rançon !... (*A part.*) Ils l'attendront longtemps.

MATTEO.

Don Diégo, qui se chargera de cette mission ?

DON DIÉGO.

Alvarès, y consens-tu ?

ALVARÈS.

Parle... que faut-il faire ?

DON DIÉGO.

Au paravant... dites-nous un peu, prince de Navarre, à combien vous vous estimez vous-même...

KABRI.

Moi ?... tête de... ventre-saint-gris... je m'estime plus que vous.

DON DIÉGO.

Ce n'est pas là la question... voyons... si nous demandions à madame la reine de Navarre une somme de cinquante mille doubles ducats d'Espagne... hein ?...

KABRI.

Cinquante mille... si ça peut vous arranger, je vau**x** bien ça.

ALVARÈS, *à don Diégo.*

Es-tu fou ?

DON DIÉGO.

Ce n'est pas assez ?... Nous irons jusqu'à cent mille écus d'or de France.

KABRI, *à part.*

Tête de chèvre... comme j'augmente; je ne croyais pas avoir autant de valeur.

DON DIÉGO.

Térésina, prends cette arme. (*Il lui donne sa carabine.*) Et toi, Alvarès, approche.

(*Il va vers le feu qui a été rallumé par Térésina, et écrit sur des tablettes qu'il tire de dessous son manteau.*)

KABRI, *prêtant l'oreille.*

Hein?... n'ai-je pas entendu?... Oui... oui... le bêlement de ma chèvre... plus rien... je me serai trompé.

MATTEO, *aux autres Gitanos.*

Dites donc, les amis, qui dirait jamais que c'est là un fils de roi?...

AIR de *Partje et revanche.*

Grâce à et' accoutrement si mince
J' n'aurais pas craint de le r' lâcher!
Il a moins la touraure d'un prince
Que la tournure d'un vacher.

KABRI, *qui l'a entendu.*

Tant mieux si j'ai l'air d'un vacher!
Henriot pour rien ne considère

Tout le clinquant qui brille aux yeux.
Que ses sujets en lui puss'nt voir un frère
C'est là le plus cher de ses vœux.

DON DIÉGO, à Alvarès.

Vite au château de Coarasse. Tiens... tu montreras à la reine de Navarre cette bourse, qui est bien celle de son fils.

ALVARÈS.

Je m'en charge... ah ! cet argent... (*Il vide la bourse.*)

KABRI.

Oh ! le voleur !... (*Entendant un bêlement.*)
Mais c'est elle... c'est ma chèvre... Oh ! je vous en prie, mes bons seigneurs, laissez-moi courir après... rien qu'un instant.

DON DIÉGO.

Oui-dà, prince, ce n'est pas maladroit...

KABRI.

Mais quand je vous dis que c'est la chèvre favorite de ma vieille mère.

DON DIEGO.

Votre altesse joue son rôle à merveille, car j'aperçois en effet sur ce rocher... là-bas... une chèvre qui ne pouvait arriver plus à propos... nous n'avons pour souper que quelques légumes... Holà, camarades, nous allons donner la chasse à la chèvre, pendant qu'Alvarès va se rendre au château de Coarasse.

KABRI.

Non... non... je ne souffrirai pas...

DON DIÉGO.

Oh! permettez, mon prince, vous souffrirez au moins que nous prenions notre souper...vous aurez votre part...

KABRI.

De ma chèvre!... Les assassins... les brigands.

DON DIÉGO.

En attendant, vous permettrez aussi qu'on s'assure de votre personne... Holà, Matteo, Gus-

man... qu'on attache respectueusement le prince à cet arbre.

TÉRÉSINA.

Oh! pitié... pitié pour lui... il est si jeune.

KABRI, *exaspéré*.

C'est un guet-apens... tuez-moi... mais rendez-moi ma chèvre.

DON DIÉGO.

Toi, Térésina, reste en ces lieux, et au moindre bruit appelle-nous... Alvarès en route... et nous, amis, en avant.

CHŒUR.

Air de l'If de Croissey.

Allons, coûte que coûte,	} <i>bis.</i>
De rocher en rocher,	
En nous mettant en route	
N'allons pas trébucher.	

(Ils sortent tous par la droite; Alvarès prend le chemin de la plaine.)

SCÈNE IX.

KABRI, *attaché à l'arbre*, TÉRÉSINA.

TÉRÉSINA.

Pauvre jeune prince !...

KABRI.

Que vont-ils faire de ma chèvre ?

TÉRÉSINA, *regardant vers la droite*.

Ils ne l'ont pas encore attrapée... elle leur échappe... ils la poursuivent.

KABRI.

Corne de bouc!... va toujours, ma pauvre chèvre... puisses-tu les entraîner dans quelque précipice bien profond !...

TÉRÉSINA.

Ils vont l'atteindre... non, elle a fait un bond... elle disparaît... eux aussi; un grand rocher les dérobe à ma vue.

KABRI.

S'ils pouvaient courir comme ça jusqu'à demain... Mais j'y pense... ce n'est pas tout que de sauver ma chèvre... et Henriot !...

TÉRÉSINA.

Comment Henriot?... Vous n'êtes donc pas?...

KABRI.

Jeune fille... par pitié... délivrez-moi...

TÉRÉSINA.

Je le voudrais. Mais je crains leur vengeance.

KABRI.

C'est sur vous seule que retomberait leur colère, et je ne veux pas en être cause... Non, non, laissez-moi... mais que faire?... Bon Dieu ! que faire ?

TÉRÉSINA, *à part.*

Personne ne viendra donc à son secours !

KABRI.

Jeune fille, vous avez l'air de prendre à moi

quelque intérêt... Eh bien!... je ne vous demande qu'un service, un seul...

TÉRÉSINA.

Oh! parlez, prince...

KABRI.

Eh! je ne suis pas le prince, corne de chèvre... je suis tout bonnement Kabri le chevrier... J'ai feint d'être Henriot pour attirer toute leur attention sur moi... mais ça ne suffit pas... il faut que la reine sache au moins que son fils n'est pas entre leurs mains.

TÉRÉSINA.

Comment!

KABRI.

Approchez-vous seulement de moi, et portez à ma bouche cette corne que vous voyez là suspendue sur ma poitrine.

TÉRÉSINA.

Mais si les Gitanos revenaient au bruit?

KABRI.

Il n'y a pas de danger... le vent porte par là... et puis ne sont-ils pas occupés à donner la chasse à ma pauvre chèvre... que Dieu me conserve!... Allons, dépêchez-vous!

TÉRÉSINA.

Soit... réussiez-vous réussir!... (*Kabri souffle dans sa corne, qu'elle présente à ses lèvres; après un instant de silence :*) Je n'entends rien... recommencez.

KABRI, *comme frappé d'une idée subite.*

Oh! qu'ai-je fait!... Tête de bouc., si Henriot m'a entendu, il est perdu!... Maladroit!... brute que je suis!

(*On entend un son de corne éloigné.*)

C'est lui sans doute!... Ah! Kabri, Kabri!... ta chèvre est moins bête que toi.

TÉRÉSINA.

Mais peut-être vous trompez-vous encore... non... on vient de ce côté... on approche.

KABRI.

Henriot... si c'est lui, qu'il s'en aille... bien vite.

TÉRÉSINA.

Je ne distingue rien... Ah ! entendez-vous... des pas... un bruit de bâton... on accourt.

KABRI.

Je l'ai perdu... corne de bélier !

—

SCÈNE X.

LES MÊMES, LORIOL.

KABRI, *le reconnaissant.*

Loriot !

LORIOL.

Kabri !... attaché comme une chèvre à un arbre... comment que ça se fait ?

KABRI.

Les Gitanos... parle plus bas... ils sont là.

LORIOU.

Les Gitanos... hein ?... est-ce que les gens de cette nuit seraient ?... je l'aurais parié... mais attends... attends... je vais te délivrer.

KABRI.

Non... non... garde-t'en bien... il y va peut-être de la vie de cette jeune fille que tu vois.

LORIOU.

Et Henriot ?...

KABRI.

Il n'est pas retrouvé ?

LORIOU.

Hé non !... Le château est dans un état à faire frémir... et l'on venait d'ordonner une battue générale à tous les pâtres du canton, lorsque j'ai entendu le son de ta corne... Ah ça, mais...

et toi, si tu voyais ta mère qui pleure comme une Madeleine !...

KABRI.

Oh ! ma mère ! ma pauvre mère... va, cours la rassurer... dis-lui que je me porte bien... qu'ils me tueront peut-être... mais que je ne cours aucun risque... enfin, tout ce que tu voudras... Mais, avant tout, vole au château, et tâche d'y arriver avant le Gitano qui doit demander à la reine la rançon de son fils... dis-lui... de ne pas la donner... qu'Henriot n'est pas entre les mains des Gitanos... que c'est moi.

TÉRÉSINA.

Quel dévouement !...

LORIOL.

Mais ils te feront un mauvais parti.

KABRI.

Qu'est-ce que ça me fait?... Tête de bouc!... mon Henriot sera sauvé... Va, cours... ne perds pas une minute.

LORIOU.

Kabri... Kabri... tu as mon estime, et voilà que je ne suis plus jaloux de toi.

KABRI.

C'est bon, c'est bon... nous causerons de ça plus tard... Henriot avant tout.

LORIOU.

T'as raison... et à ta place... il est sûr... que peut-être... j'en ferais autant.

(Il s'éloigne.)

—
SCÈNE XI.

KABRI, TÉRÉSINA, puis HENRIOT.

KABRI.

Pourvu qu'il arrive à temps!...

TÉRÉSINA, *regardant vers la droite.*

Ils reviennent!... je les entends!... O mon

Dieu!... ils entraînent cette pauvre chèvre... elle résiste!... Ah! les voilà qui s'arrêtent... que vont-ils faire?... O ciel! Matteo tire son poignard!... (*Jetant un cri.*) Oh!... (*Elle se cache la figure entre les mains.*)

KABRI.

Pauvre bête!... j'en pleure de rage!... Ah bah!... qu'ils la tuent... ça m'est égal, corne de bouc... Henriot est sauvé!...

(*En même temps, Henriot paraît sur le pont.*)

HENRIOT.

C'est bien de ce côté que j'ai entendu la corne de Kabri... où est-il?

TÉRÉSINA, *l'apercevant.*

Qu'ai-je vu?...

KABRI.

Henriot!...

HENRIOT.

C'est sa voix... c'est lui... mon petit Kabri!...

KABRI.

Va-t'en... va-t'en...

TÉRÉSINA, *à part.*

Et ils sont à deux pas... Je tremble!...

HENRIOT.

Kabri, prisonnier!... qui t'a mis dans cet état?

KABRI.

Que t'importe?... Va-t'en... va-t'en, te dis-je.

HENRIOT.

Que je m'en aille... sans toi!... Oh! que non pas... et je vais commencer par couper tes liens.

KABRI.

Jeune fille... empêchez-le... empêchez-le... qu'il s'éloigne...

TÉRÉSINA, *à Henriot.*

Prince, écoutez la voix de ce généreux enfant... Les Gitanos, croyant voir en lui le prince de Navarre, le tiennent en leur puis-

sance... mais partez, partez vite, et veillez ensuite à sa délivrance.

KABRI.

Corne de bouc!... il ne s'en ira pas...

HENRIOT.

Des Gitanos... et c'est pour moi qu'il est retenu en ces lieux... et il est assez ingrat pour s'imaginer que je l'abandonnerai... Allons, allons, à bas ces cordes, ventre-saint-gris!...

KABRI.

Henriot, tu ne sais pas à quoi tu t'exposes... ne t'obstine pas davantage.

HENRIOT.

Je n'entends rien...

TÉRÉSINA.

Mais ils sont là, les Gitanos... et s'ils vous entendaient...

HENRIOT.

Que m'importe?... Est-une raison pour laisser Kabri entre leurs mains?... D'ailleurs, qui

t'arrête ainsi!... (*Déliant ses cordes.*) Tiens...
te voilà libre, partons...

KABRI.

Voilà ce que je craignais...

TÉRÉSINA.

Oui, oui... éloignez-vous...

KABRI.

Henriot, je t'en conjure, pars et laisse-moi
seul ici... Tiens, hésiteras-tu encore quand tu
sauras que cette jeune fille a voulu me sauver,
et que si je m'échappais maintenant, la colère
des Gitanos retomberait sur elle... dis?...

HENRIOT.

Cette jeune fille... est-il possible?... Eh
bien... soit... reste en ces lieux... mais
n'espère pas que je te quitte.

KABRI.

Henriot... je t'en supplie... par les cornes
de ma pauvre chèvre qu'ils égorgent en ce
moment!

TÉRÉSINA, *inquiète.*

S'ils venaient... partez, partez vite.

HENRIOT.

Non, non... ce serait commettre une lâcheté... et, ventre-saint-gris ! je vous le répète, ce n'est pas un reproche qu'on pourra jamais m'adresser.

TÉRÉSINA.

Pauvre enfant... et c'est pour moi !...
(*Comme frappée d'une idée subite.*) Ah ! le ciel m'inspire... quelle idée... prince... et vous, Kabri.., vous êtes sauvés...

HENRIOT.

Que voulez-vous dire ?

TÉRÉSINA.

La crainte de causer ma perte est, dites-vous, le seul motif qui vous arrête?... Eh bien... si ce motif n'existait plus ?..

KABRI.

Oh ! alors...

HENRIOT.

Expliquez-vous...

TÉRÉSINA.

Tenez... ramassez ces cordes... attachez-moi à cet arbre, où tout à l'heure cet enfant était retenu, et puis, quand vous serez hors de leurs atteintes... je crierai... j'appellerai du secours; mais il sera trop tard... vous serez bien loin... et moi, que vous aurez ainsi attachée... je ne serai pas accusée d'avoir aidé à votre fuite.

HENRIOT.

Quelle pensée généreuse!... Jeune fille, qui es-tu donc?...

TÉRÉSINA.

Hélas!... ma mère n'existe plus... mais je l'ai connue autrefois, je sais tout le bonheur que l'on trouve dans les embrassements d'une mère, et, condamnée à vivre parmi ces hommes aux mœurs grossières, je serai heureuse en pensant que j'ai rendu deux fils à leurs mères!...

KABRI.

Je pleure d'attendrissement... corne de bouc ..
je ne pourrai jamais...

TÉRÉSINA.

O mon Dieu !... leurs voix se rapprochent...

KABRI.

Si encore Loriol pouvait revenir...

TÉRÉSINA.

Ne l'espérez pas... Tenez, voici les cordes...
qu'attendez-vous?...

HENRIOT.

Excellent cœur!... Comment reconnaître?...
Ah! ce médaillon... le portrait de ma mère!...
Gardez-le en souvenir du prince Henri de Na-
varre....

TÉRÉSINA.

Il ne me quittera jamais.

HENRIOT.

Et partout où vous le montrerez, dans toute

l'étendue de ce royaume, soyez sûre d'être accueillie et protégée.

KABRI.

Oh ! une idée... corne de bouc!...

TÉRÉSINA.

Entendez-vous?... Ce sont eux...

(En effet, on entend les voix des Gitanos, dépeçant la chèvre pour leur souper; pendant ce temps, Henriot attache Térésina à l'arbre, tandis que Kabri ramasse des branchages et des sarments qu'il porte sur le pont.)

CHŒUR DES GITANOS, derrière la scène.

Air des Puritains.

Amis, ne chômons pas...
A souper qu'on s'empresse,
Aux frais de son altesse
Faisons notre repas.

TÉRÉSINA, à voix basse.

Chacun de vous, j'espère,
Va retrouver sa mère !

Dans ce moment prospère
Tous deux pensez à moi.

HENRIOT, *de même.*

La liberté m'est chère,
Mettons-y du mystère;
Redoutons leur colère,
Et pourtant pas d'effroi!...

ENSEMBLE.

Chacun de vous }
La liberté } etc.

REPRISE DU CHŒUR DES GITANOS.

Amis, ne chômons pas, etc.

KABRI, *saisissant un brandon au foyer des
Gitanos.*

Y sommes-nous?... :

HENRIOT, *s'emparant de la carabine de Don
Diégo.*

Attends... il faut prendre ses précautions...

TÉRÉSINA, *attachée à l'arbre.*

Adieu... adieu... que le ciel vous protège!...

HENRIOT.

Et toi, jeune fille. reçois nos bénédictions!...
Puisses-tu enfin être heureuse..

TÉRÉSINA.

Hélas! moi, je n'ai plus de mère....

HENRIOT, *montant sur le pont.*

Adieu....

KABRI, *le suivant et mettant le feu aux branchages
qu'il y a amoncelés.*

Et maintenant, ils peuvent venir....

TÉRÉSINA, *à elle-même.*

Ils n'ont plus rien à craindre... (*Criant.*) Laissez-moi... laissez-moi... au secours... au secours.

SCENE XII.

LES MÊMES, DON DIÉGO, MATTEO, GUSMAN,
ET LES GITANOS, puis LORIOL, FRANCISQUE,
URBAIN, ALVARÈS, ET DES PAYSANS.

LES GITANOS, *dans la coulisse.*

Alerte... alerte...

DON DIÉGO, *paraissant.*

Térésina... est-il possible?...

(Il détache ses liens.)

LES GITANOS, *accourant.*

Air du *Lorgnon.*

O fatale aventure !
Le voilà qui s'enfuit.
Perdre ainsi sa capture !
Le malheur nous poursuit.

(Musique à l'orchestre.)

DON DIÉGO.

Nous l'aurons, mort ou vif....

HENRIOT, *le couchant en joue du haut du pont.*
Le premier qui approche je le tue.

MATTEO.

Mais, peut-être, un chemin dans la montagne..

DON DIÉGO.

Oui, oui... marchons...

TÉRÉSINA.

O ciel!... Je frissonne....

(En ce moment, Loriol parait avec Urbain et Francisque qui entraînent Alvarés tout déchiré et tout meurtri; des paysans armés de fourches et de faux les suivent.)

LORIOL.

Par ici... par ici....

KABRI.

Ah! voilà des amis!...

LORIOU ET LES PAYSANS.

ENSEMBLE.

Même air.

Faut ici de la prudence,
Nous am' nons des renforts:
Redoutez not' vengeance,
Nous sommes les plus forts.

LES GITANOS.

Mettons-y d' la prudence,
Ils amènent des renforts.
Allons, plus d' espérance,
Car ils sont les plus forts.

*(La musique continue à l' orchestre jusqu' à la chute
du rideau.)*

DON DIÉGO, *reculant avec les siens à l' autre bout
du théâtre.*

Malédiction !... La fortune nous échappe...

LORIOU.

Un peu , que je dis... et voici un des vôtres
qui vous dira comment on reçoit les Gitanos

qui viennent demander la rançon d'un prince qui n'est pas prisonnier.

(Alvarés va tomber au milieu des siens.)

DON DIÉGO.

Misérable!...

LORIOU.

Un instant... respect à l'autorité de la force...
(Aux deux valets.) Et vous, les amis, suivez-moi... je connais un sentier....

TÉRÉSINA, *tombant à genoux.*

Sauvés!... O mon Dieu ! soyez béni...

(Henriot et Kabri sont au milieu du pont qui est en flammes ; les Gitanos sont d'un côté de la scène, tenus en respect par les paysans ; on voit en même temps Loriol gravir les rochers, derrière le pont, avec Urbain et Francisque, armés de torches.)

TABIEAU.

Le rideau tombe.

